

Le précieux liquide

Réal-Gabriel Bujold

Volume 55, numéro 3 (193), décembre 2018, mars 2019

Histoires enivrantes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89497ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Musée de la Gaspésie

ISSN

1207-5280 (imprimé)

2561-410X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bujold, R.-G. (2018). Le précieux liquide. *Magazine Gaspésie*, 55(3), 37–39.



Lucile Parry-Canet

LE PRÉCIEUX LIQUIDE

Bien que pure fiction, cette nouvelle s'inspire de faits réels. Elle anime un pan de l'histoire de la péninsule grâce à ses divers personnages et à leur langage coloré. Il y a fort à parier que des histoires semblables ont eu lieu dans un quelconque village gaspésien...

Réal-Gabriel Bujold
Écrivain

Pour la plupart, les gens qui habitaient Val-d'Espoir étaient originaires de Cap-d'Espoir où on y avait, très souvent, laissé parents et amis ; et leur complicité était incontestable. En ces temps de misère du début des années 1930, il n'y avait rien, sinon le secours direct, les « pitons », le rationnement, une pénurie sans précédent des biens essentiels. C'est également à cette époque que l'on rencontre, le long des côtes gaspésiennes, des goélettes pleines à ras le bord de « St-Pierre & Miquelon », boisson forte en alcool des régions de la lointaine et vieille France. C'est

à partir de ce commerce pour le moins lucratif que se déroule cette aventure.

Amédée Lafontaine faisait ses foins. La journée était particulièrement chaude et agréable en cette fin juillet. Du rang II où il demeurait, il pouvait entrevoir l'île Bonaventure au large de Percé et humer l'air salin des hautes côtes. Les foins sentaient bon. Les « vailloches » étaient alignées, toutes de la même grosseur, et la famille Lafontaine au grand complet s'affairait à la fenaison. La charrette circulait à travers les tas de foin et le père Amédée y piquait une fourche pour le lancer dans la

charrette, lequel était immédiatement foulé par des enfants joyeux. Bientôt, la charrette branlante remplie au maximum prit le chemin de la tasserie. La chaleur avait une odeur de miel.

À ce moment précis, au cœur de l'avant-midi, Pierre Legouffe partait du village de L'Anse-à-Beaufils où il avait effectué quelques achats au magasin Tommy Bourget. Il y avait près de quatre milles pour se rendre à Val-d'Espoir. Le soleil lui cuisant la couenne, Pierre décida d'entrer dans un sous-bois pour y prendre un peu d'ombre. Il allait reprendre son chemin lorsqu'il remarqua



Marie-Pier Buteau

avait déchargé sa cargaison sur le lot des Lafontaine, et l'avait camouflée avec des branchages de bonne fortune. Tout ce qu'il souhaitait maintenant, c'était de ne pas avoir été vu. Il avait recommencé le même scénario à un autre endroit, plus haut sur cette terre d'accueil avec le dessein de revenir lorsque tout serait tassé. Puis il avait déguerpi à vive allure jusqu'au rang A, avait tourné à gauche jusqu'à la mer où il avait été arrêté. Les policiers avaient eu beau fouiller la charrette dans ses moindres recoins et interroger le lascar durant plusieurs longues minutes, ils n'avaient rien trouvé et l'avaient laissé repartir.

Le soleil était caché depuis belle lurette lorsque Pierre Legouffe, sous de furtives ombres projetées par la lune, se glissa jusqu'à la cachette découverte plus tôt dans la journée. Il attacha son cheval à quelques pieds du lieu de ravitaillement et après une rapide recherche, dénicha le butin. Et quel butin!

Il chargea les huit caisses dans sa charrette et, nullement coupable de ce vol, prit le chemin du retour en direction de Val-d'Espoir. Pendant plusieurs jours, il y eut fête chez les Legouffe, au grand désespoir de dame Paméla, son épouse. On dit même que monsieur le curé (le Ciel lui pardonne!) participa à la beuverie. Puis tout rentra dans l'ordre. Quelle réputation il avait ce St-Pierre & Miquelon! Chaud jusque dans l'âme, exquis par son bouquet et corsé par sa charge d'alcool; oui, la fête dura longtemps, la fête des vendanges, du foin fraîchement coupé, une fête dont on allait jaser durant des décennies.

Les jours passèrent. Vers la fin du mois d'août, lorsque les goélettes se firent plus rares et que les hommes eurent cuvé leur fort, Ben Leblanc se dit qu'il était temps pour lui de retourner récupérer toutes ses caisses de boisson semées un peu partout. D'ailleurs, la police des côtes ne surveillait presque plus et toutes traces de danger semblaient écartées. Il partit donc à la brunante afin de longer la route à Lafontaine. Il

d'étranges formes dans un petit bosquet. Il s'approcha lentement et entrevit, camouflées sous un gros tas de branches de sapin, quelques caisses en bois bien « cloutées » sur lesquelles il était facile de lire : « Miquelon, France ».

Loin des regards, il ne put résister à la tentation d'ouvrir l'une des caisses pour y découvrir quatre gallons de ce merveilleux liquide de feu mieux connu sous le nom de... 94 %. Sur le marché de la contrebande, le prix du gallon valait autour de 3,50 \$. Le coût, de prime abord, paraissait extravagant pour l'époque, mais pour cette quantité d'alcool pur ou presque, c'était une aubaine. Pierre Legouffe prit bien soin de n'en parler à personne et se promit de revenir la nuit venue.

Ben Leblanc était de New Richmond. Il s'adonnait bien volontiers, à temps presque plein, à la distribution des caisses de boisson. Il les achetait directement des goélettes et les revendait un peu partout en Gaspésie. Mais voilà, alors qu'il finissait de charger ses caisses quelque part dans une petite crique le long de la côte, les policiers fédéraux l'avaient guetté et Ben avait dû piquer par les terres, poursuivi par les chevaux rapides de ces hommes de loi. Heureusement, habitué aux routes cahoteuses, le trotteur de Ben avait filé à vive allure sur la route de la Montée qui menait au rang II, avait bifurqué vers la droite et avait finalement pris, après une petite coulée, la route à Lafontaine. Voyant qu'il ne pourrait aller très loin, Ben

se souvenait approximativement de l'endroit où il avait caché ses caisses, et il se disait qu'après quelques minutes de recherche, il finirait bien par dénicher le tout. Les premières caisses demeurèrent introuvables. Il fouilla vainement pendant plus d'une heure pour finalement se rendre à l'évidence : on lui avait volé le magot. Il ne se découragea cependant pas et parcourut encore une certaine distance à la recherche des autres caisses. Il finit par les retrouver, toujours bien conservées, à l'abri du soleil qu'elles étaient.

Il ne pouvait en rester là. Le cheval avait henni plusieurs fois, ce qui avait eu pour effet d'alerter le père Amédée qui faisait quelques rondes de fin de soirée dans l'étable avant l'hiver qui s'en venait. Il accourut bien vite au lieu suspect et tomba sur un Ben Leblanc abasourdi :

– On vous connaît pas dans le boutte, monsieur, qu'est-ce que vous faites icitte?

– J'ai une roue de ma charrette de défectueuse, j'essaie de la réparer. Belle soirée, n'est-ce pas?

– Oui, belle soirée! Je peux vous aider?

– Non, non, j'ai fini...

– Y'a pas de quoi! Qu'est-ce que vous déménagez dans votre charrette à cette heure-citte? On peut-ti regarder?

– Des caisses de clous que je livre à Barachois.

– Des clous de la vieille France, c'est écrit dessus! J'en ai justement besoin, quelle grandeur vous avez?

– Bof! Des grands clous pour les tracks de chemins de fer, vous savez, pas ben ben utiles pour vous!

– Ça serait pas plutôt de la boisson de contrebande que vous cachez dans le coin? Je vous déclarerai pas, craignez pas, mais faut me dire la vérité, ça serait certainement mieux, vous croyez pas?

Ben Leblanc ne se sentit pas pris au piège. Au contraire, il avait l'impression de découvrir un allié précieux.

– C'est vrai, c'est de la contrebande, du bon St-Pierre à 94 %. Je me suis fait poursuivre par les polices,

j'ai caché ça sur votre terrain il y a quelques semaines. Ça vous fait pas trop de quoi toujours?

– Ben sûr que non, asteure que vous me dites la vérité!

Amédée Lafontaine semblait sincère. Ben risqua :

– Vous auriez-ti pas trouvé huit caisses dans le boutte? Y m'en manque un bon tas, vous savez...

Amédée jura gros comme le bras n'avoir rien trouvé, rien volé. Ben ne le crut naturellement pas, mais pour s'assurer de son mutisme, il lui fit cadeau de deux caisses et repartit avec les dix autres.

– Tout un cadeau! s'exclama le père Amédée.

Cette année-là, Aurélie son épouse s'arracha les cheveux. Elle d'ordinaire si douce et patiente, voilà qu'elle devait utiliser le tisonnier pour ramener son vieux à la raison. Où diable avait-il bien pu dénicher pareil tas de boisson? Elle soupçonnait les voisins, les Athot ou les Proulx, ou les Dégare du bas de la côte... Et septembre durant, Amédée connut les délires les plus fantastiques, allant d'une hallucination à une autre, plongeant quelquefois dans le *delirium tremens* et galopant souvent à dos d'arc-en-ciel... À la fin d'octobre, Amédée, généreux avec tous, avait épuisé sa réserve; il regrettait déjà la fin de l'été qu'il avait transporté dans des ailleurs interdits. Il reprit ses occupations quotidiennes, et Ben Leblanc ne réapparut jamais dans le rang II de Cap-d'Espoir, ni ailleurs non plus. Il avait quitté la région et avait été remplacé par des plus aguerris.

Ni Aurélie, ni Paméla n'ont pu percer le sombre mystère de cette eau-de-vie du diable, et Dieu sait si elles ont enquêté. Mais la nature humaine a de ces caprices qui effacent bien un peu les frasques du passé. Pierre et Amédée furent lavés de tous leurs péchés par la faune mâle de ce coin de pays, pardonnés aussi en confessions par le curé de la paroisse, lui-même fichtrement mal placé pour ne pas donner son absolution.



Charlotte Vaidye-Bourgault

Les personnages de cette histoire sont entièrement fictifs.

Les œuvres ont été réalisées grâce à la collaboration du programme Arts, lettres et communication du Cégep de la Gaspésie et des Îles, et sont la création d'étudiantes sous la coordination d'Annie Arsenault.



VERSION LONGUE